


# MYSTÈRES ÉTRUSQUES

par Jean-Yves Boriaud, historien et professeur émérite  
de langue et littérature latines à l'université de Nantes



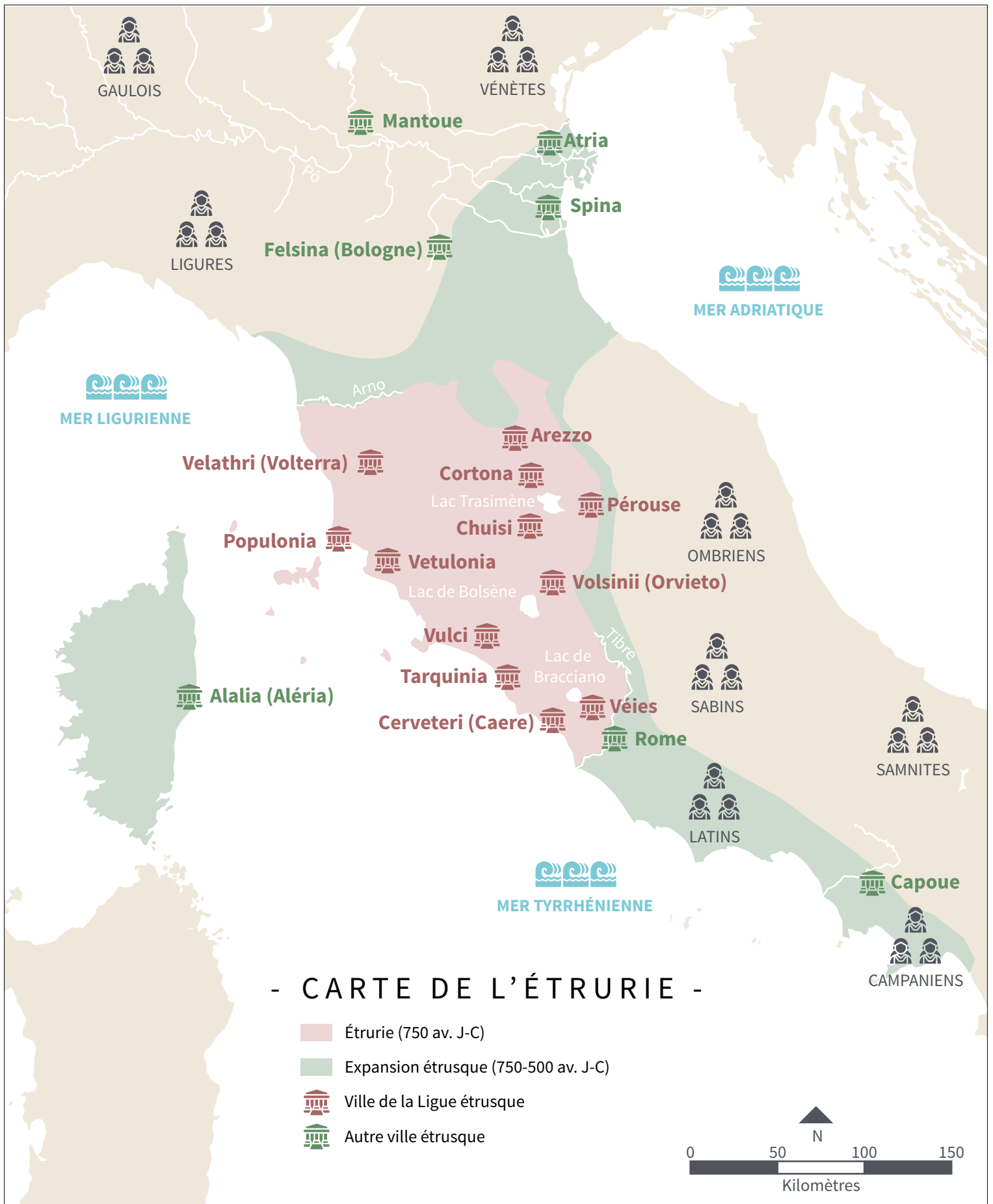
Le sarcophage des Époux, urne funéraire représentant un couple dans la pose du banquet étrusque, au Musée national étrusque de la Villa Giulia, à Rome  Wikimedia Commons

## Conférence à domicile



Dessin représentant la stèle de Lemnos aux inscriptions évoquant des signes étrusques  
 Wikimedia Commons

Mais qui étaient donc ces Étrusques, que les Grecs, un temps, avaient tenus pour de redoutables pirates, capables de torturer leurs prisonniers en les liant à des cadavres ? Et que les Romains, faute de bien les connaître, se plaisaient tellement à détester ? Ils leurs reprochaient leur *truphê*, c'est-à-dire leur mollesse, leur goût du luxe, leur manie des banquets, mais voyaient aussi en eux les “plus religieux des hommes”. Car ces *Tusci* – ou *Lydi* ou *Tyrhheni* – passaient en effet pour les maîtres de la divination, c'est-à-dire des relations avec les dieux dont ils savaient mieux que personne reconnaître les avertissements. C'étaient certes des vaincus, des gens qui avaient occupé la Ville un siècle durant et que les Romains avaient chassés, disait l'histoire officielle, en 509 av. J.-C., pour instaurer leur République, cette *libera civitas* qui devait durer plus de quatre siècles. Mais leur “mystère” demeurait, et, sous Auguste, il ne manquait pas de savants, comme le Grec de Rome Denys d'Halicarnasse, pour souligner leur originalité : “Cette nation est indigène”, dit-il dans ses *Antiquités Romaines*, très ancienne, “sans la moindre parenté avec quelque autre race, qu'il s'agisse de la langue ou du genre de vie.” Pour les Romains, donc, c'était un peuple bien mystérieux, dont ils ignoraient jusqu'à l'origine.



## Conférence à domicile

## D'où venaient-ils ?

Dès le <sup>x</sup><sup>e</sup> siècle av. J.-C., ils occupaient un vaste territoire couvrant la Campanie, l'Ombrie et une partie de la vallée du Pô, autour d'une douzaine de cités confédérées (un *dodécapole*), et de nombreuses villes aussi célèbres qu'opulentes : Fiesole, Volterra, Tarquinia, Arezzo, Pérouse... Mais d'où étaient-ils arrivés ? Il y avait bien une légende impliquant, d'après Hérodote, le premier des grands historiens grecs, un certain Tyrrhenus, roi de Lydie, contrée d'Asie mineure proche des côtes de la mer Égée : une disette y ayant sévi, sous le règne du mythique Atys, on essaya d'abord le système du jeûne, un jour sur deux, mais cela s'avéra insuffisant, et une bonne partie de la population dut quitter le pays, sous la conduite de Tyrrhenus, fils du roi. "Les Lydiens bannis descendirent à Smyrne, selon Hérodote, se firent des vaisseaux qu'ils chargèrent de tous leurs biens et partirent à la recherche d'une terre qui pût les nourrir : ils longèrent bien des rivages jusqu'au jour où ils arrivèrent en Ombrie ; ils y fondèrent des villes où ils demeurent encore aujourd'hui." Les migrants, ayant touché les côtes italiennes, y fondèrent donc ce *dodécapole*, dénommèrent l'endroit Tyrrhénie et le placèrent sous le commandement d'un chef unique, du nom de Tarcon. Cela se passait, disait-on, un peu avant la guerre de Troie. Cette idée d'une pareille origine "orientale" des Étrusques, tenue à Rome pour un lieu commun – nul ne s'autorisant à contredire Hérodote – fut longtemps admise chez les modernes : le décor de nombre d'objets découverts dans les tombes locales était manifestement "orientalisant", et le passage, au <sup>viii</sup><sup>e</sup> siècle, de la crémation à l'ensevelissement des morts pouvait traduire l'arrivée dans la région de nouveaux-venus. D'autant qu'en 1885, on avait découvert dans l'île de Lemnos, au nord-est de la mer Égée, une curieuse stèle porteuse de signes d'écriture fort proches des signes étrusques. Mais ces arguments avaient leurs limites : le passage à l'inhumation n'ayant pas été générale en "Étrurie", et le goût des décors orientalisants ayant en revanche touché l'Italie entière, il fallut essayer d'autres hypothèses :



Vestiges d'une tombe étrusque à Populonia ■ Wikimedia Commons

La riche culture étrusque se serait développée sous l'effet de plusieurs causes conjuguées, liées sans doute, à différents moments, à des transferts ponctuels de population.

De l'avis de tous les spécialistes, il y eut certes, en Étrurie, une civilisation ancienne, que l'on appelle "villanovienne", du nom d'un site archéologique important, près de Bologne. Première civilisation "étrusque", elle couvrit les <sup>x</sup><sup>e</sup> et <sup>ix</sup><sup>e</sup> siècles, sans doute interrompue par l'arrivée de peuples nouveaux, déracinés dans les années 1200 quand plusieurs bouleversements agitèrent la Méditerranée de l'Est : l'Égypte subit alors les assauts d'invasions mal définies (les "peuples de la mer" ?) ; en Grèce, le monde mycénien s'écroula... Il s'ensuivit de véritables mouvements de population, ce qui pourrait correspondre à l'arrivée des légendaires Lydiens évoqués par Hérodote. À moins que les Étrusques ne soient venus, plus simplement, d'Italie du nord, de chez les Rhètes, dont la langue (voir plus bas) entretenait d'évidents rapports avec la leur...

À moins, également, que la population étrusque n'ait été, purement et simplement, autochtone, comme le soutenait Denys d'Halicarnasse. Dans ce cas, les Lemniens et les Rhètes auraient constitué, comme les Étrusques, des restes, en lambeaux, d'un monde disparu avec l'arrivée des Indo-européens, sans qu'il y ait eu de connexion entre eux. À supposer, même, qu'il n'y ait pas eu, à un moment mal défini, un mouvement de population depuis l'Étrurie vers... Lemnos ! La question n'est pas résolue, et l'on se borne aujourd'hui à constater qu'il y eut, en cette Italie du Nord, une civilisation ancienne, dite villanovienne, avant la véritable époque étrusque, qui brilla de tous ses feux à partir du <sup>viii</sup><sup>e</sup> siècle. La riche culture étrusque se serait donc développée sous l'effet de plusieurs causes conjuguées, liées sans doute, à différents moments, à des transferts ponctuels de population. D'autant que les études génétiques les plus récentes n'ont révélé aucune migration massive, dans l'Antiquité, de l'Orient vers la Toscane.



La nécropole de Tarquinia  
 © C. Louveaux

Les Étrusques écrivait beaucoup : nous avons gardé 10 000 de leurs inscriptions, du début du <sup>VI</sup><sup>e</sup> siècle av. J.-C. au <sup>I</sup><sup>er</sup>, date à laquelle leur langue disparaît.

## Leur langue et leur écriture

Serions-nous mieux renseignés en étudiant leur écriture et leur langue, témoignages précieux, en principe, de l'origine et de l'évolution d'une civilisation ? Les Étrusques écrivait beaucoup : nous avons gardé 10 000 de leurs inscriptions, du début du <sup>VI</sup><sup>e</sup> siècle av. J.-C. au <sup>I</sup><sup>er</sup>, date à laquelle leur langue disparaît, en tant que langue écrite en tout cas, dans un monde désormais entièrement latinisé. Or les Latins, pour la même période, n'en ont laissé que 3 000, pour ne rien dire des peuples voisins, Osques (500) ou Vénètes (300). Cette écriture n'était d'ailleurs pas vraiment la leur : ils l'avaient empruntée, en un moment où l'Italie se hissait au niveau des grandes civilisations du temps, à des Grecs venus offrir aux occidentaux les produits de luxe dont ils manquaient ; l'écrit, dans ce monde d'échanges, devenant rapidement indispensable, ne fût-ce que pour les officialiser et les pérenniser. En témoigne le premier abécédaire étrusque connu, datable des années 670 av. J.-C., découvert dans une riche tombe à tumulus de Marsigliana d'Albegna, sur un support d'ivoire, et entouré d'objets de même matériau, nouveauté manifeste dans le monde italien. En fait, les Étrusques empruntèrent leur écriture aux Grecs qu'ils connaissaient le mieux : des marchands venus de Chalkis, en Eubée, et implantés dans l'île d'Ischia, au cœur du golfe de Naples, en un lieu dénommé Pithécusses, aux environs de 775 av. J.-C., avant d'essaimer en face, sur le continent, et d'y créer la ville de Cumae. Il s'agissait d'un alphabet ancien de 26 lettres, présentant quelques différences avec l'alphabet "athénien" que nous connaissons : il y manque en particulier l'oméga (o long) et on y trouve encore le digamma (Ϝ = [w]). Dans le monde étrusque, cette écriture fut d'abord un marqueur social, sa connaissance signifiant une appartenance avérée

à l'aristocratie cultivée : on rencontre ainsi fréquemment, sur des objets anciens mais de prix (céramique, orfèvrerie), l'expression *mi* accompagnée d'un génitif, signifiant « j'appartiens à » tel ou tel propriétaire. Les temps passant, cette écriture se démocratisa, devenant un instrument comptable et un moyen d'expression religieuse, comme sur un "livre de lin", découpé en bandelettes enveloppant une momie aujourd'hui encore au musée de Zagreb : il comporte 1 200 mots, en écriture étrusque, peints au pinceau, ce qui en fait le plus important document, quantitativement, qui nous soit parvenu. À côté de cela, nous avons des dédicaces d'offrandes, dans des temples, mais surtout des épitaphes, à l'intérieur ou à l'extérieur des nombreuses tombes étrusques, ou bien sur des urnes ou des vases ayant contenu les cendres du disparu. Cette écriture, encore foisonnante aux <sup>III</sup><sup>e</sup> et <sup>II</sup><sup>e</sup> siècles, où les cités d'Étrurie sont déjà soumises à Rome, disparaîtra au <sup>I</sup><sup>er</sup> siècle av. J.-C., à la fin du règne de l'empereur Auguste, la langue étrusque demeurant, dans la région, à l'état de "patois".

## Conférence à domicile



Tumulus à la nécropole de Cerveteri (ou Caere) ■ A. Roux

Paradoxe ! Si cette écriture se lit aisément (c'est du grec), la langue qu'elle dénote nous échappe largement. Nous sont transparentes les formules récurrentes, exprimant, par exemple, l'âge du défunt, sur une inscription funéraire : *lupu avils XXII* signifie ainsi "est mort à 22 ans", et nous savons que père se dit *apa*, mais les textes "longs" déroutent jusqu'aux spécialistes. On n'en dénombre en fait que trois : le cippe de Pérouse, la tuile de Capoue et le livre de lin, déjà évoqué, de Zagreb. Le premier est une borne, séparant, semble-t-il, deux terrains, la deuxième porte le texte, assez obscur, d'un calendrier religieux, le troisième, évidemment très incomplet, est

lui aussi un calendrier, avec l'indication des rites à accomplir à des dates précises. Aucun de ces documents ne nous étant absolument transparent, il est difficile d'en tirer des conclusions satisfaisantes sur la nature même de cette étrange langue étrusque qui, contrairement au latin, ne note pas de distinction entre noms masculins et féminins... S'agit-il d'une langue indo-européenne ou bien d'un idiome antérieur au déferlement – très progressif – sur l'Europe de peuples venus en plusieurs vagues, jusque dans les années -2800, depuis les confins de l'Asie centrale ? Peu d'éléments pour esquisser une réponse, même si on remarque des similitudes entre l'étrusque et deux idiomes encore plus mal connus que lui : celui des Rhètes, parlé dans la région des grands lacs italiens et attesté par une centaine de courtes inscriptions ; et celui des Lemniens, habitants de l'île de Lemnos, dénommés eux-mêmes Tyrrhéniens dans l'Antiquité. Peut-être alors ces langues seraient-elles des fossiles pré-indo-européens, au même titre – mais sans lien de parenté avec elles – que les langues basque ou ibère ? Difficile d'aller plus loin : l'étrusque, sous les Romains, devint une langue réellement morte, que personne ne tenait à conserver, d'autant qu'elle n'avait donné lieu – pour autant que nous le sachions – à aucune littérature.

|| Cette Étrurie était un monde de cités qui se développèrent surtout aux VIII<sup>e</sup>-VII<sup>e</sup> siècles.

### Leurs dieux et leurs morts

Ce que nous savons toutefois, c'est que cette Étrurie était un monde de cités (et non un amalgame de tribus) qui se développèrent surtout aux VIII<sup>e</sup>-VII<sup>e</sup> siècles. Ainsi, non loin de Rome, l'importante Véies, où l'archéologie a démontré que, sous l'effet d'un réel accroissement de population, se multiplièrent alors, autour d'une place centrale, les constructions de prestige, qu'elles fussent religieuses, avec plusieurs temples, où simplement utilitaires, avec le creusement d'un tunnel de 70 m pour le détournement de la rivière locale, et de canaux d'irrigation souterrains. Ou Populonia, riche ville minière et portuaire, face à l'île d'Elbe, riche en minerais. Un peu plus tard, ce fut Marzabotto (Kainua pour les Étrusques). Il y eut aussi Tarquinia, avec sa nécropole de 600 tombes, ou Vetulonia, avec ses deux nécropoles du VII<sup>e</sup> siècle... Il faut dire que c'est essentiellement grâce au soin que les Étrusques apportaient à leurs demeures funéraires que nous sommes renseignés sur l'importance de leurs villes, puisque nous avons affaire, à leur périphérie, à de véritables cités des morts, comme à Caere, ou à Tarquinia, où nombre de tombes, décorées de fresques, nous informent sur le monde des vivants, mais surtout, sur l'idée qu'ils se faisaient de l'au-delà et de ses habitants, qu'il s'agît de dieux, de démons ou de morts.

Le panthéon des Étrusques rappelait de près celui des Grecs : Zeus, c'était, pour eux, Tinia ; Héra, son épouse, c'était Uni ; Athéna, c'était Menrva et Dionysos, Fufluns. Nous les connaissons essentiellement à travers leurs représentations sur les murs des nombreuses tombes monumentales que se faisait construire la classe nobiliaire, en des lieux célèbres, dont la nécropole – on l'a dit – de Tarquinia offre sans doute le plus bel exemple. Ce qui frappe au premier abord, quand on s'intéresse au monde surnaturel étrusque, c'est la présence massive d'effrayants démons, tels Tuchulcha, avec ses grandes ailes, les serpents autour de ses bras et sur sa tête, ses oreilles en pointe et son nez en bec de rapace. Ou Vanth, démon féminin ailé ; ou bien Charun (le Charon des Grecs), avec son bec crochu, son teint bleu et son maillet. On les a longtemps tenus pour les ennemis des hommes, mais on pense plutôt maintenant qu'ils en sont les protecteurs, sur le chemin qui mène les morts jusqu'en l'île mystérieuse où ils passeraient leur éternité. Ce qui n'empêche pas les Étrusques de construire, pour leurs défunts, de véritables demeures souterraines, tombes individuelles ou tombes familiales, voire dynastiques, souvent surmontées d'un tumulus, avec un couloir d'accès menant à plusieurs pièces : on y laisse des offrandes et l'on y pratique, à chaque nouvelle déposition, des rites destinés à faciliter le passage du défunt dans son monde, voire à accéder à l'immortalité. Ces rites sont soigneusement répertoriés dans de précieux "livres achérontiques", autrement dit des livres sur l'au-delà. L'affaire était en effet d'importance puisque les morts, dotés d'une âme (*anima*), pouvaient devenir des dieux, alors désignés sous le nom de *dii animales* !

Nombreux étaient d'ailleurs, dans le monde étrusque, de tels livres : des *ostentaria*, recueils de prodiges, mais, surtout, des livres d'haruspicine, sortes de guides destinés aux prêtres spécialistes de la divination, les haruspices. Leur fonction était d'observer les *exta*, les entrailles des animaux sacrifiés, et de tirer de leur disposition et de leur couleur des enseignements sur l'avenir. L'important, là, était le foie, entendu comme le centre vital du corps humain, et nous avons la chance de disposer, depuis 1878, d'un modèle en bronze (le foie de Plaisance), divisé en cases de diverses formes cernées par un bandeau de 16 de ces cases, chacune étant attribuée à une ou plusieurs divinités, l'ensemble représentant, grosso modo, l'univers : les prédictions de l'haruspice dépendaient de l'aspect de chacune de ces cases, en fonction de sa place et de la divinité ainsi mise en cause. Existait aussi des *libri fulgurales*, livres des foudres, indiquant précisément la valeur prédictive de ces foudres, selon la partie du ciel où elles apparaissaient, leur couleur, leur point d'impact... Ainsi les hommes pouvaient-ils s'informer de leur devenir, tout au moins s'ils avaient moins de 84 ans, âge au-delà duquel les dieux se désintéressaient d'eux et ne leur adressaient plus de signes. Ces connaissances avaient été transmises aux Étrusques par un certain nombre de prophètes mythiques, dont le plus célèbre était celui de Tarquinia, Tagès, petit enfant apparu dans le sillon d'un champ pour se mettre immédiatement à prophétiser. Ses propos, recueillis par ses auditeurs, ayant donné les bases de l'*Etrusca disciplina*, la « science étrusque » en matière de divination.

## Conférence à domicile

## Rome et les Étrusques

Rome, d'ailleurs, s'appropriera bien vite cette prestigieuse science de l'haruspicine, cela à une date mal connue : sans doute dans les années 400, et peut-être à la suite de l'enlèvement d'un haruspice, dit la légende, et l'on trouve ensuite, régulièrement, de tels devins à Rome, lors de prodiges (la naissance d'un hermaphrodite en 207) ainsi que dans la vie civile et militaire romaine, où l'on sollicite leurs avis avant chaque affrontement. Cela, d'ailleurs, ne va pas sans mal, les haruspices en question se disputant fréquemment sur les signes des dieux, comme la qualité des protubérances constatées sur le foie de la victime. D'où les doutes et parfois l'ironie des superstitieux mais rationalistes Romains. Cette activité, à Rome, ne tarda d'ailleurs guère à prendre un tour commercial, et l'on rencontra de vénaux haruspices, dans le quartier populaire du Vélabre, au milieu des boulangers, bouchers et revendeurs de toutes sortes, ce qui en dévalorisa notablement l'image dans l'aristocratie latine.

Mais la critique des Romains portait plus globalement sur les manières de vivre des Étrusques. Les Grecs, d'abord, leur avaient reproché leurs jeux – scéniques ou athlétiques – donnés lors des obsèques d'un Grand, et non dans le cadre de la vie civile de la cité. Mais ces Romains les vilipendaient surtout pour leur manie du banquet. Et ils se gaussaient volontiers de l'*oboesus etruscus*, l'Étrusque obèse. De fait, ces Étrusques aimaient à se faire représenter dans la pose du "banqueteur" couché sur son lit de table, et de nombreuses fresques montrent effectivement des banquets, qu'il s'agisse d'un repas funèbre, ou, assez tard, de l'image de la vie bienheureuse du mort, dans



Le foie de Plaisance, objet étrusque qui aurait été utilisé pour les pratiques divinatoires ■ Piacenza, Museo Civico

l'au-delà. Et on ne compte plus les sarcophages surmontés de la forme du mort, allongé sur son lit de table. De là le mépris des Romains pour ces Étrusques amollis, plongés dans de perpétuelles agapes. À cela s'ajoute l'indéniable présence de femmes à ces banquets et la représentation de "couples banqueteurs" sur nombre de sarcophages, tels ceux, bien connus, du Louvre et de la Villa Giulia, scandale aux yeux de Romains volontiers pudibonds. Scandale renforcé par la position originale de la femme dans la société étrusque : non seulement elle participait aux banquets et assistait aux différents jeux – ce qui lui valait, à Rome, une réputation de dévergondée – mais elle jouissait également d'une individualité onomastique réelle, désignée par un nom complet, prénom, nom de famille et surnom, contrairement aux usages romains, qui ne lui laissaient que son nom gentilice, celui de sa famille...

Civilisation d'une grande originalité – tant pour les Anciens que pour les Modernes – celle des Étrusques laisse heureusement apercevoir aujourd'hui sa richesse à travers une muséographie de haut niveau et des parcs archéologiques accessibles tant au savant passionné qu'au profane éclairé. Et si la science étruscologique ne se signale qu'à travers de lents progrès, la quantité et la qualité des données archéologiques à disposition permet d'espérer que s'effritent dans un délai raisonnable les nombreux "mystères" qui en affectent encore bien des aspects.

### ✚ Pour en savoir plus :

Jacques Heurgon, *La vie quotidienne chez les Étrusques*, Paris, Hachette, 1961 (rééd. 1989)  
Dominique Briquel, *La civilisation étrusque*, Paris, Fayard, 1999.